

Paul Rebeyrolle



**La puissance
brute**

C'est un petit village niché dans les vallons du nord de la Bourgogne et qu'une température hivernale à la rudesse continentale préserve du tourisme et des résidences secondaires. L'Aube le longe, gorgée d'une eau sombre s'échappant souvent de son lit pour inonder les terres voisines. Un petit bras détourné, creusé en canal, animait autrefois une turbine alimentant une fonderie artisanale; puis la fonderie devint une menuiserie, et la menuiserie l'atelier du peintre. Un toit à double arête et quelques pièces rouillées adossées aux murs de bois sombre – roue dentelée, moyeux, etc. – rappellent le passé ouvrier de la construction. La turbine, qui continua longtemps après la fermeture de la fabrique à produire du courant électrique, ne fonctionne plus, mais la petite cascade artificielle qui l'entraînait trouve aujourd'hui, par l'incessant clapotement de l'Aube, une utilité décorative et apaisante.

Une belle lumière, à la fois latérale et zénithale, baigne une pièce immense où l'on retrouve le fouillis habituel du peintre: châssis contre les murs lambrissés, pots par terre, poubelles remplies d'objets mystérieux, boîtes de pigments sur des tables maculées, bidons de colle, grappes de pinceaux, papiers, outils et matériaux divers répartis çà et là selon un désordre étudié. Sur un mur, un grand format inachevé fait face aux tableaux récents: deux sur le mur opposé et trois supportés par de grands chevalets, disposés de telle sorte qu'ils dessinent dans l'atelier un arc de cercle au centre duquel se trouve le bureau du peintre, un enchevêtrement de tables qu'un

capharnaüm d'objets divers encombre. Là, assis dans un fauteuil défraîchi dont le cuir noir, le haut dossier et l'axe pivotant témoignent d'une destination originelle directoriale, Paul Rebeyrolle allume une Gauloise sans filtre, rapproche de lui une vieille boîte de maquereaux au vin blanc utilisée comme cendrier et tripote machinalement son briquet.

« Pourquoi le thème de Bacchus... » répète-t-il.

Son regard bleu, d'abord inquiet, s'attendrit.

Il observe autour de lui les derniers tableaux représentant ce dieu nu, au visage tourmenté, expressionniste, mangeant une grappe de raisin ou buvant devant une table recouverte de carafes, de verres et de fruits. Il allume une nouvelle cigarette tandis que l'ancienne se consume dans la boîte de maquereaux.

« Parce qu'il faut du plaisir et de la vie dans ce monde qui tend de plus en plus à étouffer les gens. »

Paul Rebeyrolle ressemble au Père Noël. La nicotine sur ses lèvres colore d'ocre jaune une barbe blanche et broussailleuse. Sa grande bonté, au fil des ans, s'est imprimée sur un visage qu'enlumine la douceur du sourire; elle vient contredire une réputation d'artiste peu commode que son engagement politique lui a forgée.

« Je peins les êtres avec leurs souffrances », dit-il. Il se lève et, d'une démarche claudicante, va au fond de l'atelier retourner un ancien tableau sur lequel trois lézards montent, menaçants, vers une tête de mort. « J'ai fait celui-là en pensant au monde de la finance », dit-il encore. À 71 ans, sa révolte est intacte.

**Il juxtapose sur ses toiles
des objets collés et les effets
de transparence les plus subtils.
Avec Paul Rebeyrolle, rencontré
chez lui en Côte-d'Or en 1997,
la conversation roule de l'art
à la politique. Avant de déboucher
sur une rare visite à l'atelier.**